

11^e DIMANCHE ORDINAIRE B

Dimanche 16 juin 2024

Nous retrouvons depuis dimanche dernier la lecture continue de l'évangile de S. Marc qui avait été interrompue depuis des mois par la célébration du mystère central de notre rédemption, le mystère de Pâques, précédé par le carême, prolongé par les solennités de la Trinité et du S. Sacrement. Voici donc le retour du *temps ordinaire*. Bien plus qu'une sorte de tissu conjonctif de l'année chrétienne, le temps ordinaire, centré chaque année sur l'un des évangiles synoptiques, est une invitation à entrer dans le mystère de la personne de Jésus. Certes, la répartition du texte entre les différents dimanches du cycle liturgique ne facilite pas toujours une vue d'ensemble. Plutôt que de voir se dessiner les traits de Jésus à travers les touches esquissées par les évangélistes, nous avons tendance à nous arrêter sur tel ou tel aspect rapporté par la tranche d'évangile du jour et par conséquent à l'isoler et à la durcir en conséquence, ou bien à nous intéresser plus à la doctrine enseignée qu'à la personne même du Seigneur. On n'acquiert le sens de la nuance qu'à partir de la contemplation du tout. Or le but des évangélistes n'est pas de nous transmettre avant tout une doctrine mais de nous mettre en présence du Christ. Au-delà de la lettre, fût-elle celle de l'évangile, nous devons viser la personne sans laquelle cette lettre ne serait que pure fable. Il faut donc se garder d'une certaine « logolâtrie ». Pour un chrétien, la parole, même inspirée, est une médiation. Elle n'est pas un sacrement, elle renvoie à la « Parole qui soutient l'univers », le Verbe, « resplendissement de la gloire du Père » (Hb 1).

Je conclurai ces considérations préliminaires en vous invitant à vous familiariser davantage avec l'évangile pris comme un tout. Pourquoi ne pas profiter d'une pluvieuse journée d'été – elles ne manqueront certainement pas – pour lire en entier le livret de Marc d'un seul tenant ? C'est beaucoup moins long qu'on ne pense. Je suis certain que Jésus vous apparaîtra à la fois comme plus familier et comme plus étrange, en tout cas, qu'il acquerra une épaisseur, une densité, propre à vous arracher de vous-mêmes quand d'aventure vous vous mettez à prier. Il pourra vraiment devenir celui qui attire notre attention spirituelle, celui qu'aime notre cœur.

Ceci dit, il entre dans l'agir de Jésus d'enseigner et il arrive à S. Marc d'en rapporter le contenu. C'est le cas du passage de ce jour qui présente deux courtes paraboles tirées de l'art agricole et destinées à éclairer la mystérieuse notion de « règne de Dieu ». Notion assurément centrale puisque c'est avec elle que Jésus inaugure son enseignement en Galilée : « Les temps sont accomplis, le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle ». Telles sont en effet les premières paroles que S. Marc nous rapporte de Jésus. Notion qui devait aussi prodigieusement intéresser les auditeurs de Jésus puisqu'à cette époque le règne de Dieu se faisait plutôt discret en Israël et celui de Tibère plutôt pesant. De ce règne de Dieu, il nous est dit aujourd'hui deux choses.

La première chose, c'est que la croissance du règne de Dieu non seulement échappe à l'emprise de l'homme mais en plus lui demeure mystérieuse. Le règne de Dieu, c'est l'affaire de Dieu : aucun homme, pas même Jésus qui dira souvent ignorer « l'heure » du Père, n'en est le maître. Nous ne pouvons collaborer à la venue du règne de Dieu que comme le paysan qui prépare la terre et fait les semailles : le reste nous échappe. Cet enseignement constitue une véritable révolution copernicienne dans la pensée religieuse autant juive que païenne. Jusqu'alors la religion pensait avoir barre sur le divin : pour les pharisiens grâce à l'accomplissement scrupuleux des commandements, pour les païens par l'exécution minutieuse des rites ancestraux prescrits. L'une et l'autre attitudes qui se prolongeront clandestinement dans le christianisme, notamment avec le pélagianisme qui affirme que la fidélité à Dieu dépend purement de la volonté et des dispositions de l'homme. Cette parabole enseigne au contraire qu'une fois que l'homme a fait ce qui était en son pouvoir, c'est Dieu qui agit, et son action porte toute chose à son achèvement : c'est la grâce. Il y a une passivité nécessaire de la créature : elle doit se laisser faire, se laisser transformer par Dieu. Attitude qui suppose du cran car il n'est pas si facile de se laisser modeler par un autre, il n'est pas

facile de laisser au Saint-Esprit le soin de gouverner sa vie.

La deuxième chose qui nous est dite dans ce passage, c'est que la croissance du règne de Dieu souffre paradoxe. Elle ne peut manquer de nous déconcerter : des avancées, et puis des reculs inexplicables. Des hérésies ou des schismes qui s'installent, perdurent et s'étendent. Tant d'autres évolutions qui nous semblent contredire la volonté salvifique universelle de Dieu. Si l'agir de Dieu est déroutant, c'est peut-être le signe que Dieu est toujours plus grand. Comment, face à un tel texte, ne pas évoquer l'incarnation ? Celui que les cieux ne peuvent contenir se fait petit enfant. Comment ne pas penser à la passion ? Celui que la mort a vaincu vainc la mort par le fait même qu'il s'est laissé mettre à mort par amour. Comment ne pas penser à l'Église ? Celui qui a été rejeté par les bâtisseurs devient pierre d'angle d'une construction nouvelle dont les fondations reposent sur une poignée de pauvres gens, les Douze.

L'évangile d'aujourd'hui nous montre donc deux aspects de la vie chrétienne. Reconnaître qu'en toute chose Dieu a l'initiative, et que cette initiative nous dépasse. Un chrétien peut accomplir des merveilles, qu'elles se rapportent d'ailleurs à des actions éclatantes ou humbles, parce que c'est Dieu qui agit au-dedans de lui. Je crois qu'une bonne illustration de ces deux paraboles se trouve dans la vie de S. Paul : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort, car je peux tout en celui qui me fortifie ».